« Vous voulez réagir ? ». L'étude des controverses médiatiques au prisme des intensités affectives

“Would You Like to React?”. Analyzing Media Controversies as Affective Intensities

Nelly Quemener

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12088>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.12088

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 23-41

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Nelly Quemener, « « Vous voulez réagir ? ». L'étude des controverses médiatiques au prisme des intensités affectives », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2020, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12088> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12088>

NELLY QUEMENER

Institut de recherche médias, cultures, communication et numérique

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3

F-75005

nellyquemener@gmail.com

« VOUS VOULEZ RÉAGIR ? ». L'ÉTUDE DES CONTROVERSES MÉDIATIQUES AU PRISME DES INTENSITÉS AFFECTIVES

Résumé. — Partant d'une difficulté théorique et méthodologique, l'article propose l'ébauche d'une méthode qui consiste à prendre en compte les dimensions affectives des controverses médiatiques. Si une approche constructiviste élaborée à partir des écrits des *cultural studies* invite à saisir les controverses comme des lieux de conflictualité et de cristallisation de tensions sociales, elle ne permet pas de rendre pleinement compte du versant polémique, chargé d'affect et d'émotions, des controverses médiatiques. Aussi l'article se tourne-t-il vers les travaux sur les affects en tant qu'ils offrent les outils pour penser les intensités affectives qui constituent les controverses médiatiques, ainsi que leur rôle dans le fonctionnement de l'idéologie et la configuration du pouvoir. Il s'attache enfin à montrer dans quelle mesure la notion de « réaction », utilisée pour qualifier et appréhender les interventions publiques dans une controverse, permet d'articuler les intensités affectives et les prises de position dans les rapports de pouvoir.

Mots clés. — controverse, affects, sphère publique, médias, réactions

Il est des « terrains minés » (Albera, 2001), des « milieux difficiles » (Boumaza, Campana, 2007), qui ne se laissent pas si facilement constituer en objets de recherche tant les tensions qui les traversent rendent délicates la production et la revendication d'un regard distancié. Certaines controverses médiatiques en font partie. Objets « saturés de luttes de signification » (*ibid*) et d'affects (Ahmed, 2004 : 11), elles se caractérisent par une intensité dont témoignent, du point de vue quantitatif, le nombre important d'interventions publiques, de productions médiatiques et de discussions en ligne, ainsi que, d'un point de vue qualitatif, la dichotomisation des arguments et la cristallisation des positions en deux parties adverses (Amossy, 2014 : 46). Par le terme *intensité*, il s'agit d'insister sur la mécanique double des controverses qui implique, d'une part, des phénomènes de concentration de l'attention publique sur un sujet de débat, un enjeu spécifique, et, d'autre part, une dissémination des logiques confrontationnelles dans une multitude d'espaces, que nous évoquerons à travers la notion d'arènes publiques (Fraser, 1990). Cette mécanique de concentration/dissémination s'accompagne de jeux de redéfinition permanents des termes du débat et des oppositions, et participe, en même temps qu'elle en est le symptôme, des rapports de pouvoir qui structurent les hiérarchies de la sphère publique. Le terme *intensité* recouvre en outre le versant polémique des controverses qui se manifeste à la fois dans les registres discursifs d'authentification émotionnelle et les performances verbales et corporelles qui font montre d'une certaine « affection ». Si ces registres et performances émotionnels soutiennent les prises de position dans le débat, ils sont aussi le terrain de luttes à travers lesquelles se joue la « bonne » manière de réagir face à ce qui est publiquement désigné comme un problème. Ces luttes portent donc sur les modalités de formulation du ressenti et de la perception, c'est-à-dire des manières d'être affecté (Amossy, 2008 : 11). Ainsi définie, l'intensité apparaît comme ce qui expose toute personne qui évoque publiquement un sujet de controverse au risque d'être à son tour saisie, voire « rattrapée », par ces logiques confrontationnelles et l'injonction à prendre position. En effet, elle laisse peu de place pour l'émergence d'un point de vue « non affecté », qui tenterait d'échapper au cadre souvent « binaire » de l'appréhension du problème, toute évocation du sujet se trouvant happée *dans* et *par* la dynamique affective et discursive de la controverse.

C'est à partir de ce risque que nous souhaitons mener une réflexion sur les enjeux méthodologiques et épistémologiques de l'analyse des controverses. Nous proposons de faire de cette intensité – que nous nommerons « intensité affective » en ce qu'elle relève d'une force d'agencement des débats et d'une logique d'affection – le point d'attention premier de l'analyse. Cette intensité est en outre ce qui préside à l'intérêt que nous portons aux controverses relayées dans les médias : sur les sujets controversés, on assiste à des emballements dont on peut supposer qu'ils excèdent la « réalité » du phénomène auquel ils s'attachent tout en produisant des effets bien réels, comme celui de faire des questions mises en débat un enjeu du pouvoir et un lieu à investir. Autrement dit, les jeux d'intensification des controverses ont des effets productifs en ce qu'ils participent à agencer le débat public et désignent les questions « importantes », les enjeux « qui comptent »,

ainsi que les façons dont ces questions et ces enjeux sont censés affecter. Saisir ces intensités affectives présente toutefois une série d'obstacles méthodologiques. L'analyse de discours et de représentations médiatiques se trouve confrontée à l'ampleur des corpus à disposition et à leur caractère multiforme (des tribunes, reportages, entretiens, éditos dans la presse aux commentaires pléthoriques sur YouTube en passant par les milliers de tweets), ainsi qu'à la nature même des interventions publiques qui nourrissent les controverses dans ces différents espaces. Car nombre de ces interventions consistent à « réagir » à ce qui fait problème dans le cadre de la controverse, et, par ces réactions, à « performer » certaines valeurs et l'appartenance à l'un ou l'autre camp. Dans l'article, il s'agira donc de présenter le glissement que nous opérons depuis une analyse des discours et des représentations vers la prise en compte des intensités affectives et de la dynamique de réactions en chaîne qui caractérisent les controverses. Aussi nous attacherons-nous, dans un premier temps, à présenter les apports d'une approche constructiviste qui propose d'appréhender les controverses comme des lieux de conflictualité et de cristallisation de tensions sociales. Cette approche ne permet pas, néanmoins, de rendre pleinement compte du versant polémique, chargé d'affects et d'émotions, des controverses médiatiques. Dans un deuxième temps, nous verrons dans quelle mesure certains travaux sur les affects peuvent permettre de saisir les intensités qui constituent les controverses médiatiques, ainsi que leur rôle dans la lutte pour l'hégémonie et la configuration du pouvoir. L'approche par les affects ouvre la voie pour saisir, non pas tant la dimension représentative, mais la dimension productive des controverses. Afin de voir dans quelle mesure une telle approche peut être opérationnelle, dans un troisième temps, nous nous concentrerons sur la notion de « réaction », en tant qu'elle permet de penser à nouveaux frais les interventions publiques qui nourrissent les controverses et d'articuler les intensités affectives et les prises de position dans les rapports de pouvoir.

La production discursive des idéologies dans les médias

Dans la perspective des *cultural studies*, une première approche possible des controverses consiste à interroger la construction médiatique des idéologies. Parmi les travaux du Centre de Birmingham, l'ouvrage *Policing the Crisis* (Hall et al., 1978) s'intéresse au rôle des médias dans la production sociale de « paniques morales », en s'appuyant sur l'étude des interventions publiques à la suite d'une série d'agressions en Grande-Bretagne. Tiré des écrits de Stan Cohen (1972), le terme « panique morale » insiste sur la vivacité des réactions collectives, qui apparaissent en excès au regard de la stabilité relative du phénomène. Dans cet ouvrage, on trouve les bases de ce qui constitue l'analyse des représentations et des discours médiatiques au sein des *cultural studies* : la couverture dense et émotionnellement intense qui caractérise les « paniques morales » est comprise, d'une part, comme le produit d'une cristallisation des anxiétés et des tensions qui traversent le monde social et,

d'autre part, comme un moment de production idéologique, de constitution d'un « consensus autoritaire » et de légitimation de l'intervention répressive de l'État à l'égard des classes les plus démunies. Les travaux de Stuart Hall (2008b) mêlant les héritages structuraliste et gramscien poursuivent cette réflexion en élaborant l'armature théorique de l'analyse des « effets » de l'idéologie dans les médias. Dans le sillage des approches structuralistes de Claude Lévi-Strauss ou de Noam Chomsky, Stuart Hall saisit le fonctionnement de l'idéologie au niveau des modes de classification du monde. Les discours médiatiques ont à ce titre des effets « réels » (*ibid.* : 155), puisqu'ils participent à ce que des travaux plus récents évoquent sous les termes *catégorisation* à travers des systèmes de représentation parfois réducteurs, et *assignation* à travers l'attribution d'un rôle, d'une identité, d'une place, qui relèvent d'autant d'attentes sociales projetées sur une personne en fonction de sa catégorie (Damian-Gaillard, Montañola, Olivesi, 2014 : 13). Mais pour Stuart Hall, comme pour d'autres figures majeures des *media studies* (Hartley, 1982 ; Fiske, 1987), les discours médiatiques intéressent également en tant qu'ils sont à la fois le terrain d'une lutte pour l'hégémonie et le moyen de produire du consentement, *via* une série d'allants-de-soi, de « chaînes de signification », qui tendent à légitimer certaines dominations et certains rapports d'autorité. L'idéologie réside alors dans le fait que des chaînes s'imposent et constituent le sens dominant des phénomènes sociaux, reléguant d'autres interprétations possibles dans les marges des discours, jusqu'à les rendre impensables et inentendables. La signification est en cela une « force sociale », qui affecte le sens que l'on donne aux choses et les prises de position sur les sujets les plus controversés (Hall, 2008b : 145). À partir d'une telle approche, il est possible d'envisager les controverses comme des lieux de lutte pour la signification et de production de l'idéologie, que l'on peut saisir par des logiques d'interprétation dominantes et des répertoires, des lexiques, des grammaires qui s'élaborent dans les discours médiatiques et dans l'articulation d'autres univers de signification (Grossberg, Hall, 1996).

Une autre dimension de l'approche de Stuart Hall semble particulièrement pertinente pour l'analyse des controverses. Dans le sillage des travaux de Michel Foucault (1975) qui envisagent le sujet comme l'effet des discours régulateurs et des dispositifs disciplinaires, Stuart Hall, 1997b) se penche sur les régimes du dicible et du visible. Ces régimes produisent le sujet à deux niveaux : ils élaborent les figures venant personifier des formes particulières du savoir à une époque donnée ; *via* des modes d'adresse, ils dessinent la position du sujet-lecteur-rice ou sujet-spectateur-rice qu'il est nécessaire d'occuper pour faire sens avec les discours médiatiques. Par cette position, les discours et représentations médiatiques imposent un certain regard et une certaine manière d'examiner un phénomène, un problème, une pratique. En plus de proposer une interprétation de la réalité et une vision du monde (Hall, 1974 : 216), ils apparaissent comme des appareils discursifs qui participent de la production de connaissance sur les phénomènes et les groupes en même temps que de la constitution du sujet du savoir/pouvoir (*ibid.* : 56). Quoiqu'insistant sur la nécessaire soumission aux règles de l'appareil discursif, Stuart Hall évite l'écueil qui consisterait à ne voir dans les

représentations et discours médiatiques qu'une force d'assujettissement. Il défend au contraire l'idée d'une « politique du regard » qui reste largement ouverte à des formes de contestation. Dans l'œuvre de Stuart Hall, l'appropriation de l'approche discursive ne vient nullement remettre en cause ou contredire celle par les luttes pour la signification. Elle permet surtout d'insister sur la dimension productive des discours et représentations médiatiques et de mesurer la force du dit et du non-dit, du visible et de l'invisible. Il semble que l'attention portée à cette dimension discursive a des vertus pour l'analyse des controverses. Si l'on peut, à la suite de Ruth Amossy (2010), explorer la façon dont chaque camp dessine un *ethos*, c'est-à-dire une communauté de valeurs et de moralité à travers des modes de présentation de soi et des prises de position dans le discours, cet *ethos*, qui implique un certain mode d'adresse, n'est que la partie émergente, dicible et visible, des discours régulateurs produisant le sujet. Pour saisir les régimes de savoir et la production du sujet, il semble donc nécessaire de considérer le regard que dessine l'ensemble des prises de positions dicibles et visibles et des modes d'adresse dans la controverse, et d'interroger ce que ce regard et ces modes d'adresse laissent de côté, c'est-à-dire le hors-champ, les angles morts des discours.

Si l'approche de Stuart Hall paraît intéressante, c'est aussi parce qu'elle permet, avec cette double entrée – constructiviste et discursive –, de saisir les rapports de pouvoir à l'œuvre dans les discours et représentations médiatiques. Le point de départ de Stuart Hall est que la société – qu'il nomme formation sociale dans la lignée de Louis Althusser – est racialisée, et nous ajouterons, dans une perspective intersectionnelle (Crenshaw, 1994), qu'elle peut être genrée et classée, c'est-à-dire structurée par des rapports de pouvoir. Ainsi, chez Stuart Hall, si la formation sociale est complexe et le produit de déterminations multiples, elle n'en reste pas moins une « structure à dominante », c'est-à-dire qu'elle présente une configuration spécifique, des tendances propres en fonction des époques, et que cette structure relève des rapports de domination et de subordination (Hall, 1985). L'auteur défend l'idée selon laquelle, dans les sociétés post-esclavagistes, la race est le mode de hiérarchisation et de structuration du capitalisme, dont il pointe l'exploitation de la main d'œuvre noire (Hall, 1980) comme l'un des fondements historiques. La race ne se résume donc pas à des discours idéologiques ; elle est aussi une structure sociale qui émerge de l'interaction entre histoire, économie, culture, politique, et organise les relations entre les groupes¹. Si la notion de structure à dominante invite à une approche par les continuités/discontinuités historiques, elle suppose une traduction à l'échelle discursive, c'est-à-dire dans les discours ou représentations qui soutiennent idéologiquement les hiérarchies qui structurent les sociétés. Ces traces discursives des rapports de pouvoir ne sauraient bien entendu embrasser complètement la dimension structurelle, de même qu'elles ne sont pas elles-mêmes réductibles à cette dernière. En revanche, elles y participent, au sens où elles reproduisent et transforment la structure sociale existante. À ce

¹ Pour plus de développement sur la notion de « structure à dominante », voir K. Lindner (2012) et N. Quemener (à paraître).

titre, Stuart Hall (1996a) explique que la race relève d'un mode idéologique de classification du monde, qui quoique n'ayant rien de naturel, ni biologique, joue un rôle important dans l'organisation des relations et devient le support possible d'exclusions. Toutefois, on peut distinguer plusieurs modalités de production de la différence raciale. Dans les écrits de Stuart Hall (1997a ; 1995) et de Richard Dyer (2004), la différence raciale est le produit des frontières symboliques établies entre les groupes par les discours et de la différence instaurée par les oppositions des chaînes de signification (blanc/noir, nous/eux). Aussi Stuart Hall montre-t-il que les noire-s, dans l'imagerie coloniale comme dans la presse britannique des années 1990, sont inscrite-s dans un discours racialisant structuré de façon binaire avec, d'un côté, un monde blanc civilisé et, de l'autre, un monde noir associé à la sauvagerie et à l'impulsivité. Cette structuration binaire, qui s'apparente à la rupture civilisationnelle entre l'Occident et l'Orient identifiée par Edward Said (1978), se matérialise par le marquage excessif des personnes noires qui se voient ici réduites à quelques traits naturalisés et n'incarnent plus que leur différence.

Une telle approche invite à porter une attention spécifique aux modes de catégorisation dans les discours des journalistes et des acteur-rice-s des débats qui constituent les controverses. Au-delà des procédés d'altérisation, elle propose de donner sens au non-dit pour y déceler les rapports de pouvoir. À cet égard, le stéréotype est indissociable d'une structure binaire enfermante, qui devient le lit de tous les fantasmes (Hall, 1997a : 263). Ambivalent, il porte en lui la possibilité d'un retournement du positif en négatif, de l'inoffensif en menace. Cette structure binaire est le mécanisme discursif qui tend à faire de la race ou du genre l'implicite déterminant toute action de la personne – c'est le cas par exemple de la figure de l'homme noir infantilisé qui porte en elle la menace de l'hypersexualité et l'agressivité, ou encore de celle de la femme séduisante qui se révèle vamp ou sorcière. On peut en outre interroger les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la production discursive d'un « en-dehors » des champs du visible et du dicible. La théoricienne du genre Judith Butler (1993) désigne l'invisibilité et l'absence d'adresse comme le mécanisme par lequel certaines pratiques, certains corps, certaines individualités se voient renvoyés du côté d'un territoire invivable et abject. Teresa de Lauretis (1987) voit, quant à elle, dans le hors-champ des discours le lieu même de l'idéologie, en ce qu'il implique que toute une série de pratiques et de savoirs alternatifs sur le genre sont de l'ordre de l'irreprésentable. En ce sens, ce hors-champ désigne les espaces du « non-sujet », c'est-à-dire des pratiques et des corps qui échappent à la reconnaissance par l'hégémonie culturelle et ne font pas l'objet d'une interpellation. Pour l'ensemble de ces travaux, la question reste la façon par laquelle ce hors-champ est investi. Chez Stuart Hall (1992), il peut devenir le lieu d'élaboration de politiques de l'identité, qui oscillent entre l'essentialisme stratégique et la complexification autour de multiples axes de différenciation ; chez Teresa de Lauretis, il est celui des « résistances locales aux hégémonies » et des pratiques d'autoreprésentations qui renouvellent les modalités d'évocation du genre et les modes d'adresse. Si, chez ces deux auteur-e-s, ces luttes définitionnelles donnent lieu à des déplacements et à une ré-articulation

des modèles hégémoniques, elles n'en restent pas moins prises dans les filets des idéologies : parler, se rendre visible, se représenter, impliquent de se soumettre aux règles du régime discursif et de devenir sujet selon les termes de l'impérialisme culturel (Spivak, 1988).

Du discursif à l'affectif : intensités, émotions et réactions

Si les *cultural studies* ont privilégié une approche des idéologies et des rapports de pouvoir au niveau discursif, elles se sont également confrontées aux freins et aux impensés de cette appréhension textuelle de la culture (Cervulle, Quemener, 2015). À ce titre, la vertu d'une approche constructiviste est qu'elle offre les outils pour rendre compte des querelles de définition et des modes de classification du monde en même temps qu'elle permet de désigner la production discursive du sujet et d'une conception hégémonique du « nous ». Sa limite est qu'elle ne permet pas de saisir pleinement la force idéologique du non-dit ni, comme le dirait Lawrence Grossberg (1992b : 47), l'ensemble de ses effets. Cette limite s'observe spécifiquement dans le cadre d'une analyse des controverses. En effet, les controverses se définissent certes par la confrontation entre deux parties dans le cadre régulé de l'arène médiatique. Celle-ci repose sur des modes de présentation de soi, l'échange d'arguments et des stratégies pour convaincre qui se prêtent bien à une analyse par les discours et les représentations (Burger; Amossy, 2011 : 19). Mais, au-delà de l'exercice de persuasion, les controverses relèvent également d'un versant polémique (Rennes, 2016). Par ce terme, il s'agit d'insister sur la charge émotionnelle dont les controverses sont porteuses qui se traduit par une intensité, au sens d'une multitude d'interventions et de marques d'affection (de l'indignation à la colère). L'intérêt de ce versant polémique est que, selon nous, il participe aux prises de position dans les rapports de pouvoir et à la production de l'idéologie, au même titre que les discours énoncés. La difficulté est néanmoins que l'on ne saurait réduire ce versant à une simple expression d'émotions ou à la mise en scène d'une indignation par exemple, saisissable au niveau discursif. Ce versant se loge également dans l'urgence et la multiplicité des réactions, dans les effets d'emballement et d'intensification autour d'une question. Pour notre part, nous défendons l'idée selon laquelle cette intensité sous-tend l'avènement de la controverse : elle en est la condition et un facteur d'organisation.

Une première façon de saisir ce versant « a-signifiant » (Grossberg, 1992b) des controverses consiste à réfléchir aux intensités qui les constituent. Les approches par les affects, qui se développent depuis une trentaine d'années au sein des *cultural studies*, mettent l'accent sur les logiques d'agencement, les jeux d'intensification et les forces de rencontre entre différents éléments de la formation sociale (Pailler; Vörös, 2017). Étudiant les fans de musique populaire, Lawrence Grossberg (1992a, 1992b) parmi les premiers à élaborer une théorie des affects, dans le sillage

de Gilles Deleuze et Félix Guattari, à partir d'une interrogation sur les logiques d'investissement intense dans une pratique. Selon lui, la force des investissements relève du plaisir attendu et de la sensation projetée sur une pratique, autrement dit du présage de l'intensité de la rencontre avec la pratique. Elle a des effets puisqu'elle lie les gens à des pratiques et constitue l'imaginaire et les horizons d'attentes sensibles des pratiques. Mais, pour l'auteur, cette force n'est pas neutre ; au contraire, elle doit se comprendre dans son articulation avec l'idéologie (Grossberg, 1992b : 54-55). Les intensités affectives désignent en effet ce qui est significatif, les choses qui comptent, les lieux pertinents pour construire des identités. Elles configurent en cela le champ de relations dans lequel se logent les pratiques et constituent un mode de hiérarchisation et de priorisation de certaines pratiques par rapport à d'autres (la musique qui prend le pas sur la famille pour les fans de rock par exemple). Ces intensités sont par ailleurs le terrain de luttes de pouvoir, chacune tentant d'imposer sa conception de ce qui compte et de la façon dont on est censé être affecté une fois investi dans la pratique. L'intérêt d'une telle approche pour l'analyse des controverses est qu'elle invite à porter une attention non plus aux seules structures de sens qui émergent des prises de position discursive, mais aussi à la distribution des investissements et des intensités affectives qui les constituent et ce qu'elle dit des rapports de pouvoir. À l'échelle des grands médias, cela peut par exemple conduire à identifier les points d'intensité, c'est-à-dire les nœuds qui relient une certaine configuration du « problème » et une attention journalistique et/ou publique particulièrement forte. À l'échelle de la sphère publique, cela amène à interroger la distribution de ces intensités en fonction des différentes arènes (presse, plateformes de vidéos en ligne, réseaux sociaux). Cette approche déplace en outre la manière d'appréhender le fonctionnement de l'idéologie dans les médias. N'ont de force d'interpellation idéologique que les structures de sens que les gens investissent car elles sont chargées affectivement (Grossberg, 2010 : 328). Aussi Lawrence Grossberg prend-il ses distances avec une conception de l'effet idéologique des médias par le biais de l'interpellation, pour envisager les forces qui président à l'agencement entre des discours, des pratiques et des gens.

Au-delà de la question de l'intensité, une seconde manière d'approcher la question des affects consiste à réfléchir à la place des émotions dans les rapports de pouvoir. L'une des approches les plus fameuses au sein des *cultural studies* est celle développée par Sara Ahmed (2004) sur la circulation des émotions. Dans une perspective phénoménologique, cette dernière propose d'interroger la façon par laquelle certaines émotions « collent » (« *stick* ») à un objet et circulent au même titre que lui. Elle appréhende les émotions à rebours des travaux qui tendent à les psychologiser et les définir comme le produit d'une intériorité. Il n'est pas d'émotion qui soit pleinement le propre d'une personne. Au contraire, toutes sont aussi le fruit d'une extériorité, elles sont structurées socialement et participent de rapports de pouvoir. Les émotions sont en cela le terreau d'une ambivalence constitutive entre l'individualité et le social : incorporées, appropriées, « faites nôtres », elles donnent corps et forme aux objets auxquels elles s'accrochent, les délimitent pour en faire des objets qui circulent, en même temps qu'elles se façonnent et se transforment

au gré de cette circulation. L'auteure évoque par exemple les discours de menace face à l'arrivée d'immigrant·e·s et de demandeur·se·s d'asile en Grande-Bretagne (*ibid.* : 42-61). La « menace » tend à faire de ses dernier·e·s des figures repoussoirs et de possibles objets de haine et de dégoût. Cette « haine » circule en même temps que les corps auxquels elle se colle, reconduisant et légitimant les éventuelles réponses violentes. Mais la « menace » a un autre effet : elle participe à délimiter, rendre appréhendable et saisissable la notion même de nation. En d'autres termes, elle donne corps à la nation menacée et la désigne comme un objet potentiel à investir, à défendre et protéger. L'approche proposée par Sara Ahmed ajoute selon nous un deuxième niveau à l'analyse des affects. Il s'agit d'explorer la façon dont les discours tendent à accrocher certaines émotions aux objets et figures qui se dessinent dans les controverses et dont ces objets ainsi que les émotions qui y sont associées circulent dans la sphère publique. Ces émotions peuvent être saisies dans les mots choisis par les journalistes ou acteur·rice·s public·que·s pour qualifier certains corps ou certaines pratiques et en faire des objets susceptibles de susciter une relation de haine, d'amour, de peur, etc. C'est là que se joue un rapport de force, puisque ces émotions, au-delà de la logique connotative, « orientent » la relation à ces corps et ces pratiques lors de la rencontre. Mais, à la suite de Sara Ahmed, il semble également possible d'envisager ces émotions comme le terrain d'une lutte. En effet, l'auteur évoque les logiques d'intensification émotionnelle qui émerge dans la tension entre les émotions associées à un objet et les sentiments effectivement ressentis – ainsi que la relation de chacun·e à ces sentiments (*ibid.* : 11). On peut tout à fait imaginer que les controverses soient un symptôme et la forme prise par cette intensification au niveau de la sphère publique. Il est alors possible de voir dans quelle mesure les objets d'émotion sont (re)dessinés au gré des querelles de définition au sein d'une même arène publique ou dans la circulation d'une arène à une autre.

Comme on le voit, cette approche par les émotions nourrit une proximité avec l'analyse de discours. Elle implique de porter attention aux émotions associées par le discours aux figures et objets de la controverse, mais aussi à la mise en scène de la relation à ces objets et figures. L'analyse de cette mise en scène semble offrir un dernier angle possible pour saisir les dimensions affectives des controverses. Les travaux de Beverley Skeggs (2009, 2010, 2018) proposent des outils intéressants pour penser le sens des réactions et des prises de position publiques qui constituent les controverses. Ils invitent à envisager les conséquences relationnelles de la publicité faite d'une relation à un objet ou à une pratique et les enjeux de respectabilité afférents. À la suite de l'auteure, on peut définir la respectabilité comme l'ensemble des valeurs, des attitudes, des manières d'être et des relations au monde, affichées et performées pour se constituer en « sujet de valeur ». Cette respectabilité est socialement située : elle est le propre de groupes luttant pour leur reconnaissance à travers la promotion et la constitution de systèmes de valeurs érigés en condition du « sujet respectable ». Beverley Skeggs montre ainsi que les femmes de la classe populaire répondent aux procédés de disqualification qui tendent à les renvoyer du côté de l'incapacité au travail et de l'hypersexualité par la valorisation du *care*

et de l'attention portée à autrui. Dans leur analyse des réactions à la télé réalité, Beverly Skeggs et Helen Wood (2012) élargissent toutefois cette appréhension de la respectabilité. Cette dernière se donne à voir comme le produit de la projection que les acteur·rice·s d'une situation ou d'un débat se font de ce qui est autorisé et valorisé dans leur groupe. Les manières de réagir à la télé réalité dans le cadre des entretiens collectifs mis en place par les auteures sont comprises comme le produit de la rencontre entre des affects – au sens de ressenti – et la performance qui leur donne vie et sens. Ces réactions sont alors un mode de codification des affects et une « performance de valeur » qui se réalise sur une scène de contraintes normatives. Elles ont, de fait, une dimension largement relationnelle : elles consistent à donner des gages de respectabilité *via* la mise en scène de la relation à un objet ou à une pratique et une conception de soi et de son groupe. L'intérêt de cette approche pour l'analyse des controverses réside dans le fait qu'elle invite à porter une attention particulière aux formes hégémoniques de la sémiotisation des affects, autrement dit à envisager les controverses médiatiques comme le produit des réactions acceptées et acceptables pour des groupes socialement situés de l'expression d'un ressenti, d'une relation à l'objet de controverse, en même temps qu'une performance de valeur, au sens de Beverley Skeggs et Helen Wood (2012). On peut en outre imaginer que ces normes de respectabilité soient l'objet de luttes, entre et dans les arènes publiques, les réactions qui s'imposent comme les « bonnes » et la « bonne » relation à un objet pouvant être contestées ou remises en cause par des régimes de respectabilité alternatifs. Cette approche permet de situer plus précisément le type de conflictualité dont les controverses sont le produit : cette conflictualité peut relever du décalage entre les émotions que l'on accole à un objet et l'orientation effective à cet objet, ainsi qu'entre les réactions autorisées et le ressenti.

Régimes affectifs et résistances dans les controverses

Au fondement de cette invitation à considérer l'intensité affective des controverses se tient une difficulté méthodologique. Quand on s'intéresse à un terrain de controverse, quel que soit l'angle choisi pour approcher le sujet (analyse de corpus de presse, des débats sur les réseaux sociaux), on se trouve confronté à un matériau caractérisé par un fort degré de réactivité, c'est-à-dire composé de réactions et de réactions aux réactions à l'objet de controverse. Faire sens avec ces corpus implique donc la prise en charge de la part « réactive » qui les constitue. Dans quelle mesure le fait de penser les interventions publiques qui constituent les controverses comme des réactions et des réactions à des réactions déplace-t-il l'analyse ? On pourrait évidemment considérer que cette succession de réactions s'attache à des problèmes bien « réels ». En attestent plusieurs exemples de controverses publiques : de la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes qui met à mal, selon ses détracteur·rice·s, l'écosystème d'une région (Mabi, 2016), au mariage de personnes de même sexe, qui cristallise

des conceptions contradictoires de la famille et du genre (Cervulle, Pailler, 2012), en passant par l'interdiction des spectacles du comédien Dieudonné à la suite de propos antisémites, qui interpelle à la fois sur la liberté d'expression et sur la lutte contre l'antisémitisme. Mais acter de la « réalité » du problème ne semble pas résoudre la question de l'intensité affective qui accompagne toute évocation publique de l'objet de controverse, et ne doit pas détourner l'attention de la façon par laquelle la controverse se nourrit et se légitime. C'est donc la controverse comme processus social auto-réalisateur, et non comme produit d'actes « réels », qui nous intéresse ici. Il ne s'agit alors plus de chercher à identifier une « cause », c'est-à-dire un élément pré-discursif, à la controverse, mais bien d'interroger les ressorts conjoncturels et contextuels et les forces affectives qui président à la multiplication des prises de position publiques. Dans la partie qui suit, nous discutons des conséquences pour l'analyse des controverses d'une approche consistant à saisir les interventions des journalistes et des acteur·rice·s publiques comme une série de réactions. Selon cette approche, les controverses se caractérisent par une intensité affective qui pourrait être définie par un fort degré de réactivité à un objet et aux réactions suscitées par cet objet. Chacune de ces réactions se traduit par la mise en scène d'une relation à cet objet et d'une manière d'être affecté, ainsi que par une prise de position dans le débat qui se donne le plus souvent à voir comme le produit de cette affection.

La première conséquence de ce nouveau statut accordé aux interventions publiques qui constituent une controverse est qu'il conduit à penser autrement ce que les études sur les médias évoquent en termes d'évènement médiatique. Ce dernier se caractérise selon Érik Neveu et Louis Quéré (1996) par une médiatisation de forte intensité : ce qui se voit érigé au rang d'évènement est ce qui atteint une certaine amplitude journalistique, une certaine surface médiatique. Si l'évènementialisation peut se jauger d'un point de vue quantitatif, elle fait aussi l'objet d'analyses qualitatives qui insistent sur les régimes de visibilité spécifiques à chacun des pics de médiatisation et leur rôle dans la configuration des arènes publiques (Dalibert, 2012, 2014). L'approche par les réactions ne remet pas en cause la notion d'évènement médiatique, mais propose d'explorer la façon dont un phénomène, un sujet, une pratique, se donne à voir et s'impose comme méritant attention, selon une logique performative. Ainsi la médiatisation intense et la dissémination de la controverse dans plusieurs arènes publiques participent-elles à désigner l'importance, et donc la valeur, des questions et enjeux qu'elle soulève. Parmi les ressorts de cette performativité, on trouve les modalités de constitution de l'objet même de la controverse, plus spécifiquement les procédés par lesquels l'objet se voit associé à des « émotions », au sens de Sara Ahmed (2004), qui incitent à réagir et légitiment les réactions qu'il suscite. Les émotions « collées » à l'objet de controverse sont toutefois susceptibles de se transformer au gré des arènes dans lesquelles l'objet circule, de sorte qu'elles dessinent une sorte de carte, elles proposent une configuration à travers laquelle il est possible de saisir leur structuration. Les phénomènes d'intensification et d'emballement des controverses relèvent en outre des modalités d'interventions dans le débat public

propres aux dispositifs médiatiques et/ou numériques. Il s'agit alors d'explorer ces dispositifs comme des scènes de contraintes et de possibilités sur lesquelles se déploient des performances qui mettent en scène des manières d'être affecté et dessinent des relations à l'objet. Chacun de ces dispositifs crée les conditions d'investissements spécifiques qui sont sensibles dans les liens s'établissant entre les définitions du problème, les publics mobilisés, les types et degrés de réactions. Par exemple, les plateformes participatives tel YouTube, les réseaux sociaux tels Twitter ou Facebook, favorisent une dynamique interactive et « réactive » et des pratiques de « micro-célébrités » (Marwick, boyd, 2010) de la part de publics ordinaires, à travers des incitations à « liker », partager, commenter (Casilli, in :Vörös, 2017). Les grands médias participent quant à eux à circonscrire la controverse dans certains espaces ou, au contraire, à la disséminer dans des espaces parfois inattendus ou jusque-là protégés des polémiques. On peut noter à ce titre que, dans la lignée des *talk-shows* et autres émissions de plateau marquées par le mélange des genres et le « trouble dans l'énonciation » (Quemener, 2014), nombre de journaux d'information incluent des séquences au sein desquelles des personnalités de tout bord sont invitées à « réagir » ou sont interpellées sur des sujets d'actualité. Entre ces arènes et au sein de chacune d'elles, se joue une conception différenciée de la surface de la controverse et des groupes, des milieux et des domaines qu'elle est censée concerner et affecter. Un rapport de force se dessine alors dans la distribution des investissements affectifs et des réactions, ainsi que dans les formes d'interpellation dont certaines personnalités et certains publics font l'objet, dans les différentes arènes publiques.

L'analyse par les réactions invite aussi à revisiter la notion de régimes de valeurs à l'œuvre dans les phénomènes de médiatisation pour considérer les enjeux de respectabilité. La sociologie du journalisme insiste sur les logiques normatives et d'allocation de la valeur à l'œuvre dans la sélection de l'information : sont investis d'une attention journalistique les faits, événements ou pratiques qui sont jugés, collectivement, pouvoir intéresser le public, par leur dimension consensuelle ou transgressive (Molotch, Lester, 1974). Ces travaux permettent d'interroger la façon dont les routines journalistiques et les normes collectives président à la multiplication des articles et des prises de position sur un sujet donné. Mais il est également possible de voir dans la mobilisation d'une rédaction et d'un nombre important de journalistes et d'éditorialistes le fruit d'une urgence pour ne pas se retrouver hors de la controverse et à montrer une « sensibilité » sur un sujet collectivement désigné comme problématique. Cette remarque peut valoir pour d'autres formes d'interventions publiques, lorsque des universitaires, des intellectuel-le-s ou des personnalités du monde politique ou associatif prennent d'eux-mêmes l'initiative de s'exprimer et de prendre position à travers des tribunes par exemple. Ne pas réagir, ne pas condamner ce qui transgresse les normes ou ne pas célébrer ce qui mobilise des valeurs jugées consensuelles auprès du public, c'est, pour une rédaction ou certaines personnalités publiques, prendre le risque de se voir accusés d'irresponsabilité ou d'incompétence. Le simple fait de réagir devient alors une façon de mettre en scène une relation privilégiée à un

objet et, par elle, une conception de soi et de son groupe. La réaction, en tant que performance et prise de position, est en outre le moyen de produire une marque d'« affection » qui n'est autre qu'une forme acceptable, dans le cadre régulé dont relèvent les arènes publiques et la communauté d'identification, de la sémiotisation des affects. Elle a un sens relationnel : il s'agit d'afficher les valeurs supposément partagées par son groupe et de donner des gages de sa propre respectabilité. Aussi l'analyse des réactions journalistiques et publiques informe-t-elle sur les régimes de respectabilité et les conceptions de soi à l'œuvre dans différentes arènes et les attendus du « sujet respectable » en fonction des groupes et des milieux. Elle conduit à mettre au jour les logiques d'affirmation de valeurs, de conceptions de soi, qui relèvent d'une projection des attendus, au sens d'identité, de rôle, de manières d'être, d'agir et d'entrer en relation, de son groupe d'appartenance ou de sa profession. Il s'agit alors de saisir la distribution de la parole comme autant de traces des réactions acceptables dans l'univers de contraintes spécifique à chaque arène publique et au groupe d'identification depuis lequel chacun·e s'exprime.

L'analyse par les réactions mène par ailleurs à penser à nouveaux frais la question des rapports de pouvoir et la manière de les appréhender. Avec Stuart Hall (1980), nous avons vu que le genre, la race et la classe opéraient à deux niveaux : le premier, structurel, est sans doute le plus difficile à saisir car il invite à une mise en perspective sociohistorique et macrosociologique ; le second, discursif, nécessite de rendre compte des dits et des non-dits des discours et de la production discursive de la différence. L'approche par les intensités médiatiques déplace l'attention des luttes de définition vers leur distribution et l'organisation de la conflictualité dans la sphère publique. En effet, si les intensités médiatiques envisagées comme moment de forte réactivité cristallisent des tensions sociales sensibles dans les luttes définitionnelles qui les constituent, elles tendent également à désigner ces luttes comme à investir, c'est-à-dire comme des combats d'importance. Elles dessinent ainsi une échelle de valeurs des luttes et une configuration de la conflictualité, certains sujets, certaines luttes, certaines confrontations s'imposant au détriment d'autres. Il est alors possible de tirer les conséquences de ce que Lawrence Grossberg (1992b) propose plus haut : l'intensité affective de la controverse a des effets idéologiques en ce qu'elle désigne les enjeux, les questions et les objets qui méritent une réaction, les conflits dans lesquels il est nécessaire de s'investir et de prendre position. Elle désigne de surcroît les domaines privilégiés de constitution de l'identité, si l'on considère, comme le suggère Stuart Hall (1996b), que l'identité émerge et permet des prises de position dans les rapports de pouvoir. À ce titre, l'intensité qui caractérise les controverses, au-delà de faire émerger des « problèmes publics » (Cefaï, 1996), laisse peu de place à l'indifférence ou à la « neutralité ». Elle opère telle une injonction à la réaction, une force désignant l'objet de la controverse comme un enjeu par rapport auquel il est nécessaire de prendre position dès lors qu'il est évoqué publiquement. L'idéologie se loge dans l'imposition d'un régime affectif et dans l'horizon de réactivité que la controverse dessine, de sorte que, à partir du moment où le sujet est abordé, l'absence de réaction ou d'avis ne peut être saisie autrement que comme une réaction opérant

en faveur de l'un ou l'autre camp. Il n'existe pas d'en-dehors possible à ce régime affectif qui entraîne dans son sillage toute intervention en l'érigeant en réaction et prise de position, et l'investit d'un pouvoir à la hauteur de l'importance de la lutte qu'elle participe à désigner et construire. Ce régime affectif opère ainsi telle une force de dichotomisation du débat, dans le sens où il évince la possibilité d'une réaction neutre, désengagée ou désaffectée, et où la valeur et l'importance projetées sur les questions abordées incitent à des prises de positions fermes. Si l'on reprend le modèle des deux niveaux, structurel et discursif, l'analyse des régimes affectifs conduit à envisager, d'une part, la façon dont les rapports de pouvoir (de genre, de race, de classe) opèrent telle une forme de hiérarchisation et distribution des débats, des « problèmes » et des sujets à investir et, d'autre part, la manière dont ils signifient, implicitement ou explicitement, la conflictualité et les prises de positions qui constituent la controverse.

Il paraît néanmoins important de ne pas réduire les rapports de pouvoir qui se jouent dans les controverses à l'imposition d'un régime affectif. Au contraire, il peut être pertinent de considérer les résistances dont font l'objet ces régimes affectifs qui opèrent à l'intérieur des arènes publiques et entre ces arènes publiques et les dispositifs médiatiques afférents (Dalibert, Lamy, Quemener, 2016). Penser les résistances implique de se confronter à une question que Stuart Hall (1982) semble avoir laissé en suspens dans ses travaux sur les représentations et discours médiatiques : chez cet auteur, l'idéologie est le fruit d'une lutte pour l'hégémonie dont découlent une « lecture préférentielle » ou « unité », et une relégation du côté de l'impensable d'un certain nombre d'interprétations possibles des événements. Si l'idéologie est nécessairement instable, car toujours travaillée par cette conflictualité, peu est dit du passage entre conflictualité et unité, voire de ce qu'il reste de cette conflictualité dans l'unité qui s'impose malgré tout, sinon qu'il s'agit d'une « unité dans la différence » et « d'une différence dans l'unité » (Hall, 1985). Combinée à un questionnement sur la conflictualité à l'intérieur et entre les arènes publiques, l'approche par les intensités affectives semble pouvoir combler certains creux de cette conception de l'idéologie chez Stuart Hall. Elle invite en effet à identifier les forces qui organisent la conflictualité à l'intérieur et entre les arènes publiques et à rendre compte des processus de territorialisation et déterritorialisation (Grossberg, 1991). Dans le cas des controverses, il s'agit de voir dans quelle mesure l'attention excessive à un phénomène, un objet, ou une pratique, détourne d'autres phénomènes et pratiques et d'autres luttes, et la façon par laquelle cette attention se localise, se dissémine, s'agence et se ré-agence au gré et au sein des différentes arènes publiques. À une autre échelle, on peut aussi interroger la façon par laquelle l'intensité médiatique de certains débats tend à valoriser certaines réactions qui sont autant de prises de positions, par le seul fait de leur accorder une publicité. On peut émettre l'hypothèse selon laquelle les possibilités de résistance résident dans la production d'espaces et de régimes de respectabilité alternatifs : dans le refus, par exemple, de se constituer en public de l'objet débattu et/ou de la controverse (Cervulle, 2017) ; dans la valorisation de positions qui tenteraient d'échapper aux formes d'affection imposées par la controverse. Il en résulte qu'on ne saurait se

contenter d'étudier les rapports de pouvoir à l'échelle des régimes du dicible et de l'indicible, du visible et de l'invisible, mais qu'il paraît nécessaire, dans le cas des controverses, de prendre en compte les régimes de respectabilité et leurs effets sur les formes de subjectivation politique. Autrement dit, il est tout à fait possible de saisir les rapports de pouvoir par la palette de réactions possibles en fonction d'arènes et de dispositifs qui opèrent telles des scènes de contraintes. Ces réactions légitiment certaines manières d'être affecté·e et certaines relations nouées à l'objet, et dessinent des communautés « réactives ».

Conclusion

Nous avons exposé l'ébauche d'une méthode pour la prise en compte des dimensions affectives des controverses. On pourrait résumer comme suit les principaux points de notre proposition :

1. l'intensité affective d'une controverse se traduit par la multiplication d'interventions publiques qui sont autant de « réactions » et de « réactions aux réactions » à un objet ;
2. l'intensité affective d'une controverse est performative : elle relève de l'investissement dans un objet, un domaine ou une pratique, chargé émotionnellement, et produit la réalité qu'elle dessine – ce qui est désigné comme important et digne d'être investi le devient vraiment. Elle participe en ce sens d'une désignation de ce qui compte et d'une hiérarchisation des domaines d'attention, des pratiques et des luttes à investir ;
3. l'intensité affective d'une controverse revêt une force injonctive : elle produit l'imminence et la valeur des réactions qui la constituent de sorte qu'il n'est pas possible de « ne pas réagir » puisque toute absence de réaction est signifiée comme une réaction et une prise de position ;
4. l'intensité affective est la force de dichotomisation de la controverse : elle se constitue autour d'objets qui sont associés à des émotions positives ou négatives. Ces émotions sont toutefois en permanence sujettes à des tensions, des dissonances et des rapports de force qui redéfinissent la relation à l'objet,
5. l'intensité affective d'une controverse participe des processus de subjectivation en tant qu'elle est le lieu de production de « sujets de respectabilité » : en désignant sa propre importance, elle dessine un espace de prises de positions et de réactions qui sont autant de performances, de mises en scène de la relation à l'objet controversé permettant de donner des gages d'un partage de valeurs et d'appartenance à un groupe.

Pour autant, on ne saurait conclure sans revenir à ce qui constitue notre point de départ. Si ces dimensions affectives semblent dignes d'attention, c'est aussi qu'elles

menacent tout·e chercheur·e s'intéressant à un sujet de controverse. L'injonction à la réaction, et à travers ces réactions, à la prise de position, circule de sorte que le·a chercheur·e peut se trouver à son tour enjoint·e à prendre position et à expliciter sa relation à l'objet de controverse – cette prise de position et explicitation devenant la condition de l'analyse. La difficulté posée par cette injonction semble particulièrement heuristique. Il paraît en effet difficile de répondre positivement en prenant position ou en marquant une attraction ou un dégoût pour l'objet de controverse. Cela reviendrait à prendre part aux régimes discursifs et affectifs que la recherche se charge justement de déconstruire. À cette injonction, il paraît en revanche possible d'opposer une démarche qui ne s'attache pas tant à l'objet de la controverse qu'elle ne fait de la controverse l'objet de la recherche. Il semble en outre nécessaire de mettre en place les conditions d'un travail réflexif. On peut pour cela s'appuyer sur la proposition de Susanna Paasonen (2007) qui reprend à son compte les termes d'Eve K. Sedgwick (1990). Celle-ci consiste à opérer un glissement permanent entre une lecture paranoïaque qui cherche dans toute chose les rapports de pouvoir à l'œuvre et une lecture réparatrice qui invite à penser les effets productifs (en termes de connaissance et d'affects) de l'interaction avec l'objet. Penser le travail de recherche comme le produit de ce glissement semble garantir une « amplification de la réflexivité » (*ibid.* : 64) indispensable à l'analyse des controverses.

Références

- Ahmed S., 2004, *The Cultural Politics of Emotion*, New York, Routledge.
- Albera D., 2001, « Terrains minés », *Ethnologie française*, 31, pp. 5-13.
- Amossy R., 2008, « Dimension rationnelle et dimension affective de l'ethos », in : Rinn M., dir., *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes. Accès : <http://books.openedition.org/pur/30428>.
- Amossy R., 2010, *La Présentation de soi*, Paris, Presses universitaire de France.
- Amossy R., 2014, *Apologie de la polémique*, Paris, Presses universitaire de France.
- Amossy R., Burger M., 2011, « Introduction : la polémique médiatisée », *Semen*, 31, pp. 7-24.
- Boumaza M., Campana A., 2007, « Enquêter en milieu "difficile". Introduction », *Revue française de science politique*, 57, pp. 5-25.
- Butler J., 1993, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, trad. de l'américain par C. Nordmann, Paris, Amsterdam, 2009.
- Cefaï D., 1996, « La construction des problèmes publics. Définitions de situations dans des arènes publiques », *Réseaux. Communication, technologie, société*, 75, pp. 43-66.
- Cervulle M., 2017, « Exposer le racisme. Exhibit B et le public oppositionnel », *Études de communication*, 48. Accès : <http://journals.openedition.org/edc/6775>.

- Cervulle M., Pailler F., 2014, « #mariagepourtous : Twitter et la politique affective des hashtags », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 4. Accès : <http://journals.openedition.org/rfsic/717>.
- Cervulle M., Quemener N., 2015, *Cultural Studies. Théories et méthodes*, Paris, A. Colin.
- Cohen S., 1972, *Folk Devils and Moral Panics. The Creation of the Mods and Rockers*, Londres, Routledge, 2000.
- Crenshaw K.W., 1994, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. de l'américain par O. Bonis, *Cahiers du Genre*, 39, 2005, pp. 51-82.
- Dalibert M., 2012, « Accès à l'espace public des minorités ethnoraciales et "blanchité" », thèse en sciences de l'information et de la communication, Université Lille 3.
- Dalibert M., 2014, « Le marquage socio-discursif de la race par le genre Les "roms", les Tunisiens, les Ukrainiens et les habitants des banlieues françaises dans les médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 4. Accès : <http://rfsic.revues.org/743>.
- Dalibert M., Lamy A., Quemener N., 2016, « Introduction », *Études de communication*, 47, pp. 7-20.
- Damian-Gaillard B., Montañola S., Olivesi A., 2014, « Introduction », pp. 11-19, in : Damian-Gaillard B., Montañola S., Olivesi A., dirs, *L'Assignation du genre dans les médias. Attentes, perturbations et reconfigurations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Dyer R., 1986, « Paul Robeson: Crossing Over », pp. 64-136, in : Dyer R., *Heavenly Bodies. Film Stars and Societies*, New York, Routledge, 2004.
- Fiske J., 1987, *Television Culture*, Londres, Routledge, 2010.
- Foucault M., 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Fraser N., 1990, « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement », trad. de l'anglais par M. Valenta, *Hermès*, 31, 2001, pp. 125-156.
- Grossberg L., 1991, « Rock, Territorialization and Power », *Cultural Studies*, 5 (3), pp. 358-367.
- Grossberg L., 1992a, « Is there a Fan in the House? The Affective Sensibility of Fandom », pp. 50-65, in : Lewis L.A., ed., *The Adoring Audience. Fan Culture and Popular Media*, Londres, Routledge.
- Grossberg L., 1992b, *We Gotta Get Out of this Place. Popular Conservatism and Postmodern Culture*, Londres, Routledge.
- Grossberg L., 2006, « Does Cultural Studies Have Futures? Should it? (Or What's the Matter with New York?) », *Cultural Studies, Contexts and Conjunctures*, *Cultural Studies*, 20 (1), pp. 1-32.
- Grossberg L., 2010, « Affect's Future. Rediscovering the Virtual in the Actual. Interview by Gregory J. Seigworth and Melissa Greg », pp. 309-338, in : Gregg M., Seigworth G.J., eds, *The Affect Theory Reader*, Durham, Duke University Press.
- Grossberg L., Hall S., 1996, « On Postmodernism and Articulation: An Interview with Stuart Hall », pp. 131-150, in : Morley D., Chen K.-H., eds, *Stuart Hall. Critical Dialogues in Cultural Studies*, Londres, Routledge.

- Hall S., 1974, « Déviance, politique et médias », pp. 185-216, in : Hall S., *Identités et cultures. Politique des cultural studies*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet, Paris, Amsterdam, 2008.
- Hall S., 1980, « Race, articulation et sociétés structurées "à dominante" », pp. 113-178, in : Hall S., *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par A. Blanchard et F.Vörös, Paris, Amsterdam, 2013.
- Hall S., 1982, « La redécouverte de "l'idéologie" : retour du refoulé dans les *Media Studies* », pp. 129-168, in : Hall S., *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet, Paris, Amsterdam, 2008.
- Hall S., 1985, « Signification, représentation, idéologie : Althusser et les débats poststructuralistes », *Raisons politiques*, 48, trad. de l'anglais par C. Jaquet et K. Lindner, 2012, pp. 131-162.
- Hall S., 1992, « Quel est ce "noir" dans la "culture populaire noire" », pp. 299-310, in : Hall S., *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet, Paris, Amsterdam, 2008.
- Hall S., 1995, « Dans le blanc des yeux. Idéologies racistes et médias », pp. 259-264, in : *Identités et cultures. Politique des cultural studies*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet, Paris, Amsterdam, 2008.
- Hall S., 1996a, « La "race" : un signifiant flottant », pp. 95-111, in : Hall S., *Identités et cultures 2. Politiques des différences*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par A. Blanchard et F.Vörös, Paris, Amsterdam, 2013.
- Hall S., 1996b, « Qui a besoin de l'"identité" », pp. 311-325, in : Hall S., *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet, Paris, Amsterdam, 2008.
- Hall S., 1997a, « The Spectacle of the "Other" », pp. 223-291, in : Hall S., ed., *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage.
- Hall S., 1997b, « The Work of Representation », pp. 13-74, in : Hall S., ed., *Representation. Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Sage.
- Hall S., Critcher C., Jefferson T., Clarke J., Roberts B., 1978, *Policing the Crisis. Mugging, the State and Law and Order*, Londres, Macmillan.
- Hartley J., 1982, *Understanding News*, New York, Routledge.
- Lauretis T. de, 1987, « La technologie du genre », pp. 37-94, in : Lauretis T. de, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, trad. de l'américain par M.-H. Bourcier, Paris, Éd. La Dispute, 2007.
- Lindner K., 2012, « Idéologie, racisme, intersectionnalité. Une invitation à lire Stuart Hall », *Raisons politiques*, 48, pp. 119-129.
- Mabi C., 2016, « Luttres sociales et environnementales à l'épreuve du numérique : radicalité politique et circulation des discours », *Études de communication*, 47. Accès : <http://edc.revues.org/6659>.
- Marwick A. E., boyd d., 2010, « I tweet honestly, I tweet passionately: Twitter users, context collapse, and the imagined audience », *New Media & Society*, 13 (1), pp. 114-133.
- Molotch H., Lester M., 1974, « Informer : une conduite délibérée de l'usage stratégique des événements », trad. de l'américain par M.-C. Gamberini, *Réseaux. Communication, technologie, société*, 75, 1996, pp. 23-41.

- Neveu É., Quéré L., 1996, « Présentation », *Réseaux. Communication, technologie, société*, 75, pp. 7-21.
- Paasonen S., 2007, « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe », pp. 61-80, trad. de l'anglais par L. Lebel-Canto, in : Vörös F., dir., *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, Amsterdam, 2015.
- Pailler F., Vörös F., 2017, « Des effets aux affects : médiations, pouvoir et navigation sexuelle en ligne », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 11. Accès : <http://journals.openedition.org/rfsic/2873>.
- Quemener N., 2014, *Le Pouvoir de l'humour. Politiques des représentations dans les médias en France*, Paris, A. Colin.
- Quemener N., à paraître, « Repenser une approche intersectionnelle au prisme du concept d'articulation », in : Bouyahia M., Freitas F., Ramdani K., dirs, *Encoder le réel, décoder le culturel : l'actualité de Stuart Hall*, Paris, Éd. La Dispute.
- Rennes J., 2016, « Les controverses politiques et leurs frontières », *Études de communication*, 47. Accès : <http://edc.revues.org/6614>.
- Said E.W., 1978, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éd. Le Seuil, 1980.
- Sedgwick E. K., 1990, *Épistémologie du placard*, trad. de l'américain par M. Cervulle, Paris, Amsterdam, 2008.
- Skeggs B., 2009, « The Moral Economy of Person Production: The Class Relations of Self-Performance on "Reality" Television », *The Sociological Review*, 57 (4), pp. 626-644.
- Skeggs B., 2010, « The Value of Relationships: Affective Scenes and Emotional Performances », *Feminist Legal Studies*, 18 (1), pp. 29-51.
- Skeggs B., 2018, « Une autre conception de la personne : régimes de valeur et pratiques d'autonomisation de la classe populaire », trad. de l'anglais par N. Quemener, C. Le Gouëz et M. Cervulle, *Poli. Politique de l'image*, 14, pp. 6-25.
- Skeggs B., Wood H., 2012, *Reacting to Reality Television: Performance, Audience and Value*, Londres, Routledge.
- Spivak G. C., 1988, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, trad. de l'anglais par J. Vidal, Paris, Amsterdam, 2009.
- Vörös F., 2017, « De la firme à la plateforme : penser le digital labor. Entretien avec Antonio A. Casilli », *Poli-Politique de l'image*, 13, pp. 44-63.